

Voix et images du pays

voix et images
du pays

Poèmes pour durer

André Major

Volume 2, numéro 1, 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/600218ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/600218ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Sainte-Marie

ISSN

0318-921X (imprimé)

1918-5499 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Major, A. (1969). *Poèmes pour durer*. *Voix et images du pays*, 2(1), 109–123.
<https://doi.org/10.7202/600218ar>

poèmes pour durer

de

andré MAJOR

les injures salutaires

1

*je fends l'âme des roseaux
pour nourrir le sable
d'une grâce forte
et chanter
et reprendre mon vol
dans la glaise de votre ville
vous direz que c'est mal chanter
pour un gars comme moi
qui a eu toutes les grâces
les divines et les vôtres
mais la laideur de vos grimaces
m'inspire de bien cracher
sur vos cadavres ambulants*

2

*point de patrie n'ai
 ni de maison
 ni de raison
 pour faire ma vie ici
 comme il se doit
 mais condamne-t-on le
 chat quand il est sauvage
 vous me dites : nos maisons
 sont basses nos âmes ternes
 et c'est bien comme ça
 car seul compte le Bien-Etre
 — la grande tour de la Sécurité
 haut juchée sur la ville —
 et tu devrais ramper
 dans nos égouts
 comme tout le monde !*

3

*j'ai le grand vent de mon côté
 et le froid l'exil de ma vertu
 seule dignité dans le noir de
 mon oeil et le feu de ma langue
 je marche dans la cendre de mes mots
 et selon l'odeur des ruelles
 revenu une fois pour toutes
 de la pitié durci contre la chaleur
 revenu de la pitié comme on revient
 d'un frisson torride d'évasion*

le temps le temps

*L'été éclate au piment de ton oeil
ma femme
et l'air de la ville passe comme un froid
dans nos os*

*c'est le soir dans toutes nos rues
les femmes portent le deuil de cette journée
sur leurs paupières*

*des lumières crépitent
éclairs cruels
l'été ma femme
c'est un paradis qui coule avec ta sueur*

*le temps le temps
un mirage tu le vois
fugace et si loin déjà
tu picores sur les lèvres
tant de baisers
que je ne mourrai jamais
ta bouche qui coucou
tant que ma langue la visite*

nos saisons

*le soleil sur ma tempe
comme le sel qui pétillie sur la langue
amer et doux l'air qui a flairé le béton*

*douces joues qui tournez sous ma main
comme vagues sous le ciel
laissez-moi vous baiser
comme on s'endort dans l'éternité*

*et la neige qui dévore vos refuges et vos rêves
la neige aussi loin que porte le regard
trompe vos fils et le mien
tôt punis de vivre derrière le soleil
oh le blanc absolu de notre solitude*

l'avril de ta vie

*il est permis, frère de moi,
de pleurer une bonne fois
dans ta vie d'homme farouche
parce que la vie ne se jette
plus comme une bête contre
ta poitrine contre tes jambes
plus d'enfant aux dents de jeune loup
par la faute d'un autre amour
au visage tendre renversé
sous ton soleil
parce que l'hiver s'est couché
sur ta vie*

*à toi, bête douce, frère de moi,
il est permis de pleurer
une bonne fois dans ta vie
de pleurer comme un veau
et pourtant dans l'ombre comme
dans le pan cru du jour naissant
tu vois cette femme neuve
venue à ton appel s'établir
dans la certitude de votre amour
chaque instant enchanté
par le jeu doux des lèvres*

*oh frère de moi, ce qui passe
c'est votre lumière, fugitive,
où vos mains confondues ne savent*

*plus rien que leur habitude commune
leur mission de tendresse*

*puisqu'il faut retourner à la lumière
femme ô mienne, éternellement,
que ce soit dans la fraîcheur d'avril
la veille des cloches de Pâques
dans la matinée de notre résurrection
dans la grande fureur du fleuve délivré
et des choses qui bouillent au cœur des âmes*

*oh vois, vois-les ! les érables reverdir
et balancer leur jeunesse dans l'air lourd de lilas
le soleil dorer le sable encore une fois
et puis couler en rougeoyant dans le lac profond*

*c'est le chant de la naissance
ma belle aimée, le chant du jour
et la sagesse du monde s'endort
nous aussi, en marche vers nous-mêmes,
nous reposons, moi contre ta hanche,
toi sur l'empire consentant de mon cœur*

*voici que les jours lourds de soleil
brusquement tombent sur le silence
de glace qui nous renfrogne
et toi qui dors dans la poussière
de la lumière, est-ce à moi que tu rêves
avec ce sourire secret*

*je voulais tellement vous parler de mon pays, oh je voulais un instant
le tendre au bout de mes bras vers l'oeil ardent d'avril*

*et vous l'offrir avec le grand sourire des dieux qui ne dorment jamais
et que l'ombre seule et le vent couchent dans le ruisseau blanc*

*je voulais vous montrer le visage dur et jeune de mon pays pour que
votre caresse le dérider un peu, mais savais-je, moi, qu'il était aussi sauvage,
aussi criblé de conifères ? non mais j'aurais tant voulu le soulever du lit de ses
tristesses*

*savais-je que j'étais faible de sa force prisonnière, que le froid a plus
de vie que la tendresse parfois, que sa chevelure demeurerait encore et long-
temps collés à la boue gelée de ses saignés ?*

*entendez-vous sous la neige qui fume et qu'infuse le soleil se détendre
toutes les racines et se gonfler de jus amers, l'entendez-vous sous ses blessures
gémir, ce pays, comme dans l'étreinte d'un empire aveugle aux longues mains
fouilleuses ?*

*et qui craque ! et se relève, comme ta jeunesse me sauve de l'abandon,
toi et ton épaule qui repoussez la mienne, tombante aux soirs de fervente com-
plicité*

*et moi, dans cette souffrance,
je suis le fils de pauvres montagnes usées
jusqu'à l'âme le fils de sombres sapinages
et fils aussi d'une ville où l'âge n'a pas le temps de passer comme le passé
ma mère entend chanter dans le lointain de son sang ces cornemuses qui ont
dit au père du père de mon père qu'il était défait dans sa race étrange et mêlée
mon père, ô vous qui avez voilé votre visage trop brun, était-ce un mal d'avoir
vu le soleil naître du ventre d'une femme entre montagnes et plaines rondes
d'ormes, et d'avoir été l'enfant d'un père obscur au sang plus sombre que rouge ?
suis-je infirme, moi, d'avoir un peu de votre femme venue jadis des
landes et beaucoup de vous-même ?*

*toi, mon amour, ta grande bouche secrète m'accueille pour toujours et
m'enveloppe de tant de tendresse que j'y meurs un peu chaque fois chaque fois*

amer amour de toi

*comme il est amer, mon amour,
séparé de toi,
d'épuiser mon regard dans la blancheur
du verger fleuri*

*tu es partie sans me cerner de tes bras
bons de rosée
et je n'ai rien dit
et c'est le calvaire de vivre
avec ce regret comme un os dans la gorge
tandis que le vent fouille les feuilles*

*tes larmes mordaient ma joue
ô feu tendre
maintenant j'ai l'écume aux yeux
en mangeant le pain de neige du souvenir
amer amour de toi*

toutes ces voix...

*je les entends brûler dans mon oreille
toutes ces voix fortes ou feu
qui portent la parole si loin
qu'on en a le coeur dérangé*

*voix d'hommes dressés contre
les sables et leurs mirages
et qui me chuchotent que vivre
c'est prendre l'âme de la terre
entre ses mains orphelines
pour s'en parfumer tout le corps*

*les voix ont frémi en me parcourant
— vent chaud du Sud —
je n'ai pas toujours su les accueillir
en bonnes soeurs qui avaient froid
et besoin d'un refuge fraternel
car je vivais seul et veuf
dans l'habitude de ma peau
rebelle aux aventures des caresses*

*et maintenant que je veille dans le frais
de mon logis passerez-vous en posant sur le sol
dur de glace votre regard à courte vue
ne me ferez-vous pas de la main le signe
qui demande asile, amitié et pain tendre rompu
au soir de bonne sollicitude ?*

l'épouvantail

*oui je fus bien l'homme de la protestation
le loup hurlant parmi un peuple de brebis
mais si je parle encore ce sera pour
dresser contre ce qui viendra
l'épouvantail de la liberté
car ce qui viendra ne sera pas
pur et blanc comme vous le dites
au verso de vos hymnes guerriers*

*petite foule armée d'insultes
qui n'aime le monde qu'à l'envers
renversé par ta haine pointilleuse et vaste
tache d'huile sur la ville répandue
et qui chasse l'eau des grands lacs
ces beaux rêves sur cartes postales*

*écoutez un instant la voix épaisse
d'un seul de vos frères
ce qu'il dit ne se raconte pas
cela s'écoute l'oreille sur le coeur*

*je fus parmi vous la jeune bête frémissante
de pensées rouges j'en ai mémoire plus que vous
qui me parlez un langage étranger et je vous
dis que vos paroles nous empoisonnent*

l'avenir rouge

*la grande Machine
la grande Machine sourde
qui avance au son de sa voix
broyeuse d'hommes
laissez-vous son souffle
éteindre toute la lumière de vos yeux*

*moi je ne suis qu'un pauvre vivant
à la voix de moins en moins chaude
et que le monde abat sur son autel rouge*

*j'ai honte de la vieillesse de l'homme
de la rancoeur des choses
de la lenteur de la sève à monter
jusqu'au cœur
j'ai honte et mal de vivre en ce temps*

*(ils greffent la mort sur la vie — ô hommes de Néant — et moi
je monte vers le nord de mon destin, vers le froid dur et pur où
tu veilles, mon amour, sur la flamme d'une aube frémissante et
bleue)*

*je pourrais m'en aller avec l'automne
mais voici finir le long février de glace
et voici le soleil de mars et la terre qui sue
dans mes jambes le lièvre s'éveille
tandis que ton oeil a des lueurs de cris d'oiseau*

(ils préparent la décomposition du bonheur et de la douleur leur homme n'a point de nom ni de patrie il sait marcher c'est bien assez il a votre visage et mes mains et le coeur d'un inconnu se désole dans sa poitrine)

*j'ai refait mon chemin dans les fougères d'eau et de vert
tu me suis à pas de loup dans la bonté de la terre noire
thé des bois tabac du Diable mousse mousse où roulent
nos corps étonnés par l'odeur du baume que l'ardeur de
l'été diffuse dans la peau*

*(la Machine n'a pas pitié de ses esclaves elle leur suce le sang
et l'âme avec ce ne sont plus des hommes mais des ombres à
peine fraternelles et que je somme de répondre à mon cri gau-
che comme ma main — ô mes frères de Ténèbres, missionnaires
qui n'avez plus de feu dans l'oeil, je n'ai à vous donner par cette
nuit amputée d'étoiles que mes pauvres pas dans la noirceur de
la liberté)*

*l'amour est clandestin comme la libre parole
il faudrait y croire jusqu'au dernier regard
parce qu'il change la vie — ô félin qui ronge les liens —
il n'a qu'un visage et c'est le reflet du tien
dans l'eau de ma main ouverte
proclamer que je t'aime fait frémir le peau noire du lac
et quand je descends mes lèvres jusqu'à la bouche qui fleurit
le ciel se noie dans le bleu-blanc de son matin*

*souffle sur le feu de sapin sur l'insecte qui mord ma veine
sur le temps de rêver souffle fort sur le vieil homme
qui fait de l'ombre entre ta tempe et ma main*

*le feu a rejoint l'arc-en-ciel et
je t'ai fait un manteau de ma voix de nuit*

lettre à un vieillard très cher

*et toi l'égaré, l'abandonné, mon frère de route,
homme de peu et de vent, t'ai-je jamais chassé
de la bonne chaleur de la parole
parle que je serre ta douleur
comme une main affamée de caresses*

*les montagnes où tu erres sont si vieilles
qu'elles grisonnent dans le brun du jour
toi, l'homme des neiges et des pensées
qui gèlent dans la bouche, écoute enfin
en ce jeune matin de mars
dans le doré de la lumière
cette pagaille d'oiseaux annonciatrice
de la renaissance de toutes choses*

*bientôt demain le sang neuf,
le sang chaud, le bon sang monte au cœur
avec des bonds, des frissons,
et c'est la vie neuve, la jeune vie
rougissant les joues
la clarté des bourgeons éclatés
les épousailles de la terre et du soleil*

*tu avais fait un long rêve de neige
dont te voici retiré avec moi
ton lointain compagnon, l'image de ton fils
comme le silence a durci tes oreilles et le froid
écoute la danse de mes lèvres, elles te disent
que le pays verdit et s'étire dans la langueur
de l'air clair comme l'eau*